

faitement conforme aux intérêts du groupe social qui, de 1840 à 1880 et au-delà, fit son chemin : la théorie convenait à la bourgeoisie capitaliste.

LES CAUSES ECONOMIQUES DE L'ABOLITION DU SERVAGE

Des causes intérieures et extérieures forçaient alors cette classe à chercher, à imaginer du moins la fiction d'un pouvoir national unique qui se serait tenu au-dessus des classes. A l'intérieur du pays, il s'agissait d'abord de liquider le système d'économie féodale ou, comme on disait si poliment, d'affranchir les paysans. Le capitaliste avait besoin d'un ouvrier libre. Au temps du servage, la main-d'œuvre coûtait incroyablement cher en Russie : les salaires dans les fabriques russes, vers 1840, étaient plus élevés qu'en Allemagne. Le propriétaire gênait le fonctionnement de la fabrique, soit qu'il refusât de céder son paysan, parce qu'il utilisait cette main-d'œuvre dans son domaine, soit qu'il ne consentît à l'envoyer dans les fabriques qu'à condition de prendre une forte part du salaire. Le fabricant devait donc payer l'entretien de l'ouvrier et la *taxe (obrok)* imposée par le propriétaire, — revenu que le paysan versait à son seigneur au bout de l'année. (Le mot *obrok* signifie exactement : annuité). Dans ces conditions, le développement du capitalisme se heurtait à d'extrêmes difficultés et, s'il restait possible, c'était grâce à des tarifs douaniers vraiment prohibitifs qui, en arrêtant l'importation, assuraient au fabricant russe le monopole du marché intérieur. Mais ce même marché, en raison de la situation ainsi créée, était tellement limité que l'industrie russe ne pouvait se passer des marchés étrangers : les trois quarts de la superficie du pays restaient, en effet, livrés à l'économie agricole. Une tentative fut faite pour adjoindre à la sphère du monopole industriel russe le Proche-Orient : cette tentative causa la guerre de Crimée et la défaite du gouvernement impérial. Celui-ci dut alors consentir à des réformes intérieures, dont la principale et essentielle fut la liquidation du servage, et dont le but fut de permettre au régime bourgeois de pénétrer dans les campagnes et de créer un prolétariat. L'industrie russe devait trouver de la main-d'œuvre et s'assurer un plus grand marché à l'intérieur du pays. Mais, pour cela, il fallait que le gouvernement du tsar exerçât une puissante pression : — sur la majorité des propriétaires qui prétendaient garder pour eux la main-d'œuvre gratuite ; — et sur la masse des paysans qui n'avaient aucune envie de devenir des prolétaires. Pour opérer la réforme, il fallait donc une main de fer, un pouvoir « indépendant des castes », c'est-à-dire ne songeant exclusivement qu'aux intérêts du capitalisme et n'hésitant pas, pour le favoriser, à ruiner les paysans et un bon nombre de propriétaires. C'est pourquoi, au moment où des hommes d'action accomplissaient la réforme paysanne, bien plus aux dépens du paysan (1) que du propriétaire, les historiens cherchaient dans le passé des arguments pour justifier la réforme.

Ainsi naquit l'idée, formulée pour la première fois, trois ans avant la réforme, en 1858, suivant laquelle les castes auraient été assujetties, en Russie, au nom de l'intérêt national, et obtiendraient aujourd'hui leur affranchissement pour la même raison. L'asservissement était venu d'en haut, affirmait-on, le pouvoir l'avait édicté ;

1) Observons que pour attacher les paysans au domaine seigneurial, on leur concéda quelques lopins de terre en les forçant à en payer la double valeur. Cette mesure qui reçut la pompeuse qualification d'« affranchissement des paysans avec concession de terres », retarda la prolétarianisation et la rendit beaucoup plus douloureuse.

l'affranchissement se réaliserait de la même façon. Les « castes » n'avaient pas résisté jadis, elles ne résisteraient pas plus aujourd'hui : le pouvoir, dans notre pays, s'était toujours tenu au-dessus des castes ; les castes, les classes étaient, en général, peu développées en Russie. En un mot, la situation aurait toujours été telle que la voulait la bourgeoisie russe en 1861.

Mais, répliquera-t-on, si la théorie que nous venons d'exposer fut imaginée *ad hoc*, pour les besoins de la réforme paysanne, elle devait disparaître quand la réforme fut accomplie. Comment donc a-t-elle persisté ? Il faut, ici, attirer l'attention sur ce que fut la politique extérieure de la Russie pendant la même période et beaucoup plus tard.

L'IMPERIALISME RUSSE DEVANT L'HISTOIRE

Quarante années de politique extérieure russe, de 1850 à 1880 environ, sont signalées par un conflit avec l'Angleterre. Le conflit commença dès le jour où le capital industriel russe s'efforça d'étendre le bras vers les marchés du Proche-Orient. Les revers subis à Sébastopol arrêterent les efforts de la Russie dans cette direction et, de nouveau, s'imposa la nécessité de chercher des marchés extérieurs. Mais la rivalité anglo-russe se manifesta alors dans d'autres domaines. L'industrie russe avait besoin de coton et c'est pour en trouver que les armées russes furent envoyées à la conquête progressive de l'Asie Centrale (entre 1864 et 1875). Cette avance rapide des Russes vers l'Inde effraie les Anglais ; de plus, l'on découvre que le conflit dans le Proche-Orient est encore fort loin d'une solution. En 1856, le gouvernement du tsar avait perdu la Mer Noire : le traité de Paris interdisait, en effet, à la Russie d'y entretenir une flotte. Un seul espoir restait permis au gouvernement russe : celui de reconquérir ce qu'il avait perdu et de le garder pour toujours ; il s'agissait de prendre comme garantie la sortie de la Mer Noire sur la Méditerranée. Ce plan correspondait fort bien aux intérêts du capital commercial russe et des propriétaires de la Russie Méridionale : en s'interposant sur la route internationale qui passe par Constantinople, ils se rendaient maîtres du classique marché des céréales en Europe. Pas une tonne de froment roumain ou hongrois ne serait parvenue en Occident sans l'autorisation du garde russe qui veillerait aux Dardanelles. Peu de gens soupçonnaient alors (vers 1870) que le blé russe était menacé d'une concurrence beaucoup plus rude, du côté de l'Amérique.

La querelle de l'Asie Centrale se compliqua donc de celle des Détroits, que l'Angleterre n'était pas plus disposée à lâcher alors qu'aujourd'hui. Les vingt ans qui s'écoulèrent entre le Traité de Paris et la nouvelle guerre pour la conquête de Constantinople (1856-1877) sont tout entiers remplis par de fiévreux préparatifs. L'armée russe refait son armement, elle reçoit des canons et des fusils nouveau modèle. En 1874, le service militaire devient universellement obligatoire. La génération naissante est élevée dans cette conviction que « la protection des chrétiens » contre « les infidèles » constitue le devoir essentiel de la Russie orthodoxe. Cet enseignement eut un tel succès que bien des révolutionnaires ceignirent l'épée quand la guerre fut déclarée à la Turquie (en avril 1877) et partirent comme volontaires.

C'était, en somme, une guerre impérialiste, un des épisodes de la concurrence mondiale sur les marchés des céréales et du coton. Mais, quand la bourgeoisie veut attaquer, elle crie toujours qu'on l'attaque. On ne pouvait cependant discerner, même au microscope, la moindre attaque du côté turc contre la Russie : on se contenta

de ce que « nos frères slaves », Bulgares et Serbes, étaient attaqués. On se rappela, bien entendu, que les Turcs, — ou plutôt leurs parents, les Tatars, — avaient continuellement dévasté la Russie d'autrefois par leurs incursions. *Toute l'histoire de la Russie apparut encore et plus que jamais comme une lutte contre les nomades du steppe.* Ainsi, la guerre impérialiste engagée par la Russie au XIX^e siècle, — comme plus tard, en Angleterre, en France, en Allemagne, la guerre mondiale, — suscitait une *idéologie de défense nationale.*

Nous voyons par là combien aisément l'histoire telle que l'écrivent les savants bourgeois, s'adapte aux intérêts de ceux qui la font, et combien peu l'on se préoccupe, en cette affaire, de la fameuse « vérité historique ». Quand les historiens bourgeois se récrient au « manque d'objectivité » dont ils accusent les historiens marxistes, cela signifie simplement que les vérités dévoilées par la méthode marxiste sont extrêmement désagréables et désa-

vantageuses à la bourgeoisie. La critique des opinions historiques d'autrui est, elle aussi, une des formes de la lutte des classes.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons un très important article de Lounatcharsky sur la Révolution et la Culture en Russie. Notre excellent camarade, commissaire du peuple russe à l'instruction publique, tient à dire lui-même, avec une superbe franchise, sans dissimuler les erreurs qu'il a commises dans l'exercice du pouvoir prolétarien et, fort heureusement, sans fausse modestie, l'œuvre de haute civilisation qui s'accomplit sous sa direction, à travers l'immense patrie de la révolution internationale. Nous nous excusons devant nos lecteurs d'opposer cette leçon aux imbéciles, ou plutôt aux perfides, mais impuissants calomnieux qui accusent encore le gouvernement populaire d'obscurantisme.

VACANCES AVANTAGEUSES

Par Jacques CALMY

Navires pansus, levez l'ancre, fendez les mers,
Trains affolés, mangez les champs, les monts, les arbres,
Chargez-vous, videz-vous,
Vite! Vite!

Du porte-voix des journaux la bonne nouvelle est partie:
Là-bas, aux pays gras de l'Europe Centrale.
Aux pays des battus méprisables,
Votre or, votre papier d'or,
Vos dollars, vos livres, vos pesetas
Sont de l'or multiplié,
De l'or fort, omnipotent,
Qui gonflera vos estomacs comme des outres
De leurs jubilantes allumera vos yeux,
Et vous mettra des fourmis dans les pieds.

Le deuxième étage et le mobilier économique,
Le bureau fumeux,
Les ripailles inquiètes des dimanches,
Le viol férié de la paix végétale —
Au diable le médiocre calendrier!
Appareillons!

Moissons.

**

Pins.

Casquette bas des portiers d'hôtel.

Les Musées sont bien intéressants...
La Demoiselle en fer de Nuremberg:
On était horriblement sauvage en ce temps-là!
Magasins. Magasins.
Malles engrossées.

O kellers craquantes et basses,
Le soir vous saluait par les lucarnes oblongues,
Et les pipes biscornues projetaient sur les murs

Des ombres bleues plus étranges qu'elles-mêmes.
Monsieur le Justizrat dormait sur sa moustache,
Par leurs pattes les mouches se balançaient avec le papier
l'ogonné,

Pour un point d'histoire une querelle s'allumait
Et les chopos descendaient du bras blanc de Frieda.

Cette goinfreterie n'est pas le puissant appétit.
O kellers, poulets et venaisons s'écoulaient dans les ventres,
Comme la mer impassible reçoit la rivière.
Ces yeux qui dévorent, vous ne les connaissiez pas!
Ni cette satiété qui rumine!

L'ivresse bourgeoise de paraître,
L'ivresse humaine de posséder,
Montent à tous les cerveaux.
Pierres! Etoffes! Reliques!
Encore! Encore!
Et sinon,
Du toc,
Du faux,
« L'imitation parfaite »,
Et sous les ampoules
Les étreintes de l'Or et de la Jeunesse.

Oubliez-le, mes yeux, pourtant,
Ce visage de jeune gars
Que sur le seuil d'un dancing vous vîtes:
Visage grossièrement équilibré,
Visage de gars qui peine,
Corps solide comme un tank,
Et, dans le regard, la Faim à la grimace hâve!
Oubliez-le, mes yeux,
Ou vous voudriez vous fermer pour toujours.

Berlin, septembre 1922.